

# L'Abeille.

7me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SEMINAIRE DE QUÉBEC, 26 FÉVRIER 1859.

No. 10.

## Le Livre de la Vieillesse.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,  
Comble de biens tant d'êtres différents,  
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,  
De Jupiter, l'homme reçut, dit-on,  
Un livre écrit par Minerve elle-même,  
Ayant pour titre *la Raison*.  
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,  
Les devait tous conduire à la vertu ;  
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,  
Quoiqu'il contint les leçons les plus sages.  
L'enfance y vit des mots, et rien de plus ;  
— La jeunesse, beaucoup d'abus ;  
L'âge suivant, des regrets superflus ;  
Et la vieillesse en déchira les pages.

AUBERT.

## HONNEURS RENDUS AUX MORTS CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES.

[ Suite et fin. ]

Il faut avouer que nos sauvages du Canada n'étaient pas étrangers aux grands sentiments naturels à tous les hommes, et si chez eux l'art n'enseignait pas à la douleur comment se plaindre, ils n'étaient pas moins touchants dans leur simplicité et dans leur deuil. Combien de fois les premiers missionnaires du Canada n'ont-ils pas vu une veuve indienne, la tête baissée, ses cheveux noirs retombant sur son visage comme un voile de deuil, et suivie de ses jeunes orphelins, s'en aller tous les matins à l'aurore pleurer sur la tombe de son mari mort depuis plusieurs lunes ? Et que nous disent les voyageurs qui ont visité nos forêts ? Écoutez cet écrivain nous raconter qu'il a vu une indienne aller suspendre une tombe fleurie à un rameau d'érable, et bercer dans l'air un enfant endormi du profond sommeil de la mort. Il me semble entendre le chant de sa douleur, qui se prolonge le long des bois silencieux qui couvraient alors nos belles campagnes du Canada.

Faut-il vous parler de ce vieillard courbé sous le poids des années, s'avancant lentement et d'un pas chancelant, autrefois si rapide dans la poursuite du caribou ? Il glisse le long de la lisière d'une forêt, et disparaît sous des ombres ignorées, trop célestes, hélas ! par une chasse malheureuse qui lui a enlevé l'unique soutien de ses vieux ans. Il cherche non pas un cyprès funéraire, mais une érable touffue qui abrite une tombe de feuillage sur le bord d'un

torrent. Appuyé sur les débris d'un arbre antique, il laisse tomber une larme arrachée par la douleur, et plongé dans un morne silence, il cherche à saisir en vain la voix de son fils dans le frissonnement des rameaux et le murmure du ruisseau qui se perdent dans le silence de la forêt.

Avant de terminer ce qui regarde nos sauvages, je parlerai d'une fête qui se célébrait chez eux tous les huit ou dix ans et qui répond à peu près à notre *Jour des morts*. Tous les sauvages qui mouraient dans cet intervalle étaient mis dans une caisse formée d'une grosse écorce et élevée sur quatre poteaux, et ils restaient dans cette tombe aérienne jusqu'à la *fête des morts*.

"À cette époque, dit le Père Bressani, tous les habitants d'un même village descendent ces bières, dépouillent avec soin de leur chair les ossements de leurs morts et les enveloppent dans des peaux précieuses. On convoque le pays entier, et tous ces ossements réunis sont ensevelis avec solennité et pour toujours, dans une grande fosse tapissée de pelletteries. Là sont aussi déposés différents présents, des chaudières, etc., parceque, dans leur idée, les âmes en ont encore besoin dans l'autre vie." En 1846, on a découvert près d'un village, dans l'ancien pays des Hurons, une de ces fosses à ossements, sous une couche de terre qui portait de très-grands arbres. Un vaste linceul formé de peaux de castor, enveloppait le dépôt sacré.

Ces cérémonies funèbres des payens et des sauvages du Canada en particulier ne sont pas sans doute dépourvues de tout intérêt. Mais quelle idée devons-nous avoir des sépultures des Chrétiens, quand on songe que tout ce qui se pratiquait dans le Paganisme n'était que des relations plus ou moins touchantes avec les cérémonies à la fois sublimes et poétique du christianisme ?

Chez nous, quand un Chrétien expire, on n'entend pas, il est vrai, des cris de désespoir ; car, comme le dit un des plus beaux esprits de nos jours, la douleur du chrétien monte jusqu'au bord extrême du vaise, seulement il n'y a pas pour lui la goutte qui déborde. On n'entend pas non plus les lamentations de ces femmes que le Paganisme payaient pour pleurer autour d'un tombeau ; mais la trompette de l'E-

glise militante, la cloche, répand dans le silence du hameau solitaire les tintements de l'agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, pour inviter les fidèles à secourir de leurs prières un frère aux prises avec la mort. Le chrétien n'a pas besoin de pièces d'argent ni de gâteaux de miel : les prières de l'église sa mère, les larmes d'un cœur affligé, mais résigné à la volonté d'un dieu, sont les seules monnaies et les seuls gâteaux qui puissent fléchir la sévérité du souverain des dieux et des hommes, et se faire traverser sur un fleuve encore plus affreux que le Styx, dans les Champs-Elysées des Chrétiens.

L'Église ne veut pas livrer aux flammes d'un bûcher superbe les restes mortels de ses enfants ; non, elle a voulu vérifier la prédiction que Dieu lui-même a faite au premier homme, et qui a été répétée ensuite par les prophètes dans la suite des siècles : "Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris." D'ailleurs, quoi de plus naturel à une tendre mère d'aimer à voir ses enfants endormis autour d'elle et à veiller avec complaisance sur eux, en attendant qu'elle les réveille d'un long et paisible sommeil, le matin d'un jour de fête ? Et si pour célébrer les funérailles des chrétiens, un athlète armé de gantelets souillés de sang et de cervelle, ne fait pas répéter à une montagne voisine les applaudissements et les clameurs d'une multitude enivrée de joie à la vue d'un infortuné expirant sous les coups d'un vainqueur ; si, pour procurer le repos à l'âme du défunt, des troupeaux de brebis noires ne sont pas égorgées par un fer meurtrier, et précipitées dans les flammes, l'Église a des joies plus pures, des spectacles plus sublimes et des sacrifices plus méritoires à offrir pour ses enfants.

Entrez avec moi dans un temple chrétien au jour que l'Église pleure la mort d'un de ses enfants. Quel spectacle dans ce temple drapé de deuil, à la voix d'un prêtre, le ciel s'ouvre, et, oh prodige ! un Dieu descend sur l'autel, s'implore entre les mains d'un sacrificateur. Supposons maintenant un infidèle témoin d'un pareil prodige : comme je le vois se prosterner le front dans la poussière ! Quelles pensées viendraient y assaillir son âme.